



**Conférence donnée au cours de la session 2005
des Semaines sociales de France,
Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés »**

**Forum 1 : La famille
Continuité et rupture dans les transmissions familiales**

Compte-rendu réalisé par ALEXANDRA YANNICOPOULOS*

La responsable de ce Forum était **Mijo Beccaria**, journaliste, membre du Conseil de la Fondation d'Auteuil, ancienne directrice générale de Bayard Presse et ancienne présidente du Bureau Catholique International de l'Enfance. **Frédéric Mounier**, journaliste, président de la Délégation Catholique pour la Coopération, animait la journée. Les questions de la salle ont été recueillies et organisées par thèmes par **Béatrice Bussac** et **François Eck**, membres du Conseil des Semaines Sociales.

« Transmettre : partager des valeurs, susciter des libertés », ce thème prend une résonance toute particulière quand on l'applique à l'univers familial. La transmission familiale est certainement la plus universelle : si nous ne sommes pas tous parents, nous sommes tous des enfants et nous avons fait l'expérience de la transmission familiale. C'est aussi celle qui s'exerce dans la plus longue durée. Enfin, c'est la plus intime, celle qui touche au cœur, à l'expérience vitale. La famille est à la fois le lieu de nos joies, de nos questions, de nos inquiétudes et il n'est pas étonnant que ce forum rencontre un large intérêt.

Il rejoint le souci de la majorité des parents qui, au cœur des bouleversements qui touchent chaque jour la famille et quelle que soit leur propre situation, croient profondément à son rôle et cherchent, avec un courage lucide, à transmettre ce qu'ils ont reçu de meilleur et ce qui les fait vivre eux-mêmes. Ce forum a tenté de répondre aux inquiétudes : la famille peut-elle encore aujourd'hui être fidèle à sa mission spécifique de transmission ? Comment peut-elle est « source de vie » pour les générations à venir ?

En donnant la parole à différents spécialistes reconnus chacun dans leur domaine, ce forum a fait le choix de croiser les regards, multiplier les approches, pour ne pas rester dans un seul mode de réflexion.

**I Transmission de valeurs par le droit de la famille
et évolutions du droit**

GUY RAYMOND*

Entre les codes civils de 1804, promulgué par Bonaparte, et celui de 2005, les évolutions du droit de la famille témoignent du changement de philosophie de la famille pour l'État comme pour la société. Nous sommes passés de la prééminence de la communauté famille

* **Alexandra Yannicopoulos** est formatrice à l'Institut de sciences et théologie des religions – Institut Catholique de la Méditerranée (Marseille), ancienne journaliste et secrétaire générale de l'Université Bayard. Elle a été chargée de la préparation des Actes de cette session 2005 des Semaines Sociales de France.

* **Guy Raymond** est professeur honoraire de la Faculté de droit et des sciences sociales de Poitiers, auteur entre autres de *Ombres et lumières sur la famille*, Bayard, 1999.

à celle de l'individu dans la famille, avec pour conséquences l'apparition dans le nouveau Code civil de trois modes de vie proposés pour les couples hétérosexuels – le mariage, le concubinage et le pacte civil de solidarité – et la dissociation de la conjugalité et la parentalité. L'évolution fondamentale du statut de la femme est également significative des changements de représentations et de mœurs de notre société. Enfin, la place centrale donnée aujourd'hui à la filiation et à l'enfant dans le droit de la famille est peut-être ce qu'il y a de plus révolutionnaire. Une nouvelle conception légale des relations parents-enfants est à l'œuvre où la notion d'autorité est remplacée par l'accompagnement de l'enfant par les parents. Tel était le cœur de l'exposé de Guy Raymond au cours de ce forum. L'intégralité de son intervention est publiée dans le chapitre Spécial Forums page 341.

Débat

Est-ce le droit qui a contribué à modeler les mœurs familiales ou au contraire, est-ce les mœurs qui ont modelé le droit hier aujourd'hui et demain ?

Guy Raymond : Qui de la poule ou de l'œuf est le premier ? Effectivement, le droit modèle les mœurs. Mais les mœurs modèlent le droit. Qui aujourd'hui accepterait de vivre sous l'empire des textes de 1804 ? Je n'ai fait qu'évoquer la question à propos de la position de la femme. Il faut que la règle de droit évolue sinon elle devient obsolète.

L'évolution du droit est-elle toujours en retard sur l'évolution de la société ou peut-elle être parfois avant-gardiste ?

Le droit peut être prémonitoire à condition que l'on fasse des lois au sens noble du terme. On est en présence aujourd'hui d'une inflation législative qui ne fait que des règlements et encore. Nos politiques ont peur d'être « ringards » dès qu'ils ne cèdent pas à la pression de groupes même très minoritaires. Mais il y a derrière tout cela des enjeux électoraux : les élections aujourd'hui se jouent à la marge. Donc essayons d'être « en avance », pensent-ils !

Le droit peut être en avance, à condition que l'on fixe des grands principes et que l'on ne descende pas dans le détail. Là encore, je vois les réponses des ministres aux questions écrites des parlementaires qui demandent un texte de loi à propos de tout et de rien : qu'est-ce que cela veut dire ? Déjà dans les années 30, un juriste a écrit un livre intitulé Le déclin du droit. Le droit de la famille n'a pas bougé pendant à peu près 150 ans. Depuis 1970, on doit en être à la dixième modification de la règle de loi. Pour le régime d'adoption, on doit par exemple en être à la huitième modification depuis 56 !

Quelles sont les similitudes et les différences dans le rythme d'évolution du droit en France au regard de ce qui se passe dans les pays occidentaux ?

La France n'a pas de grande singularité. Elle est dans la moyenne. Vous évoquez peut-être les cas espagnol ou belge sur le mariage homosexuel. Est-ce un progrès ? Je vous laisse le soin d'y répondre.

II Des racines et des ailes : les spécificités de la transmission familiale

XAVIER LACROIX*

La famille est le lieu premier de la transmission, ne serait-ce que pour des raisons chronologiques. Il semblerait pourtant que nous vivions aujourd'hui une « défamilialisation »

* **Xavier Lacroix** est philosophe, professeur à l'Université Catholique de Lyon. Il est l'auteur entre autres de *La confusion des genres*, Bayard 2005 ; *Passeurs de vie, essai sur la paternité*, Bayard, 2004 ; *L'avenir, c'est l'autre*, Cerf, 2000.

de la transmission tant la concurrence sévit dans ce domaine : médias, technologies, école, nouveaux conformismes de toutes sortes. Les sociologues parlent d'une transmission horizontale – dans l'espace, le simultané, le présent – prenant le pas sur la transmission verticale, d'une génération à l'autre. Xavier Lacroix montre les limites et les risques de ces nouveaux modèles horizontal, électif ou contractuel, qui ne prennent pas la mesure des spécificités profondes de la transmission intergénérationnelle. Il décrit la transmission familiale dans sa globalité comme dans la variété de ses dimensions concrètes. Il dresse le panorama de ses difficultés dans la culture contemporaine mais aussi de ses atouts. Il met enfin l'accent sur la dimension ontologique de la transmission qui fait passer « du passé vers l'avenir, du personnel au trans-personnel, du familial au trans-familial ». L'intégralité de cet exposé est publié dans le chapitre Spécial Forums page 321.

Débat

Question d'une « trentenaire » : on nous a dit de devenir des ingénieurs, on nous a dit que nous étions les égales des hommes. Comment le vivre en famille si la distinction hommes femmes est si importante pour la structuration des enfants ?

Cette question aborde la distinction entre fonctions et rôles paternels ou maternels. Cette dernière a l'avantage de déplacer le modèle traditionnel – qui a duré à peine plus d'un siècle – où il était évident que la mère était à la maison et le père à l'extérieur. N'oublions pas qu'à la fin du XXe siècle, le nombre de femmes ayant une activité professionnelle est redevenu identique à celui du début du XXe. Au siècle précédent, les femmes travaillaient ; la grande différence est qu'elles le faisaient souvent sur place : ferme, artisanat, boutique, atelier. Maintenant, elles vont au loin, ce qui complique la question.

Pour éclairer le problème, il faut donc distinguer ces deux notions : fonction et rôle. Le rôle est un ensemble de tâches, d'actes ou d'activités déterminés : tenir la maison, travailler à l'extérieur, réparer la voiture... Tandis que la fonction est une place. Les rôles sont souvent interchangeables entre hommes et femmes. On peut très bien imaginer une famille où le père aime cuisiner mais pas la mère, où le père reste à la maison et la mère travaille à l'extérieur. Mais la place n'est pas interchangeable.

L'enfant est sorti du corps de la mère : il a une histoire avec elle qu'il n'a pas avec le père. La relation avec le père passe plus intrinsèquement par la parole, la distance. Elle est plus instituée, moins visible que la relation « archi-visible » avec la mère. Ces fonctions, ces places différentes, correspondent à deux types de paroles : la parole de la mère est plus en continuité avec le don de la vie, le soin, le corps à corps ; la parole du père part d'une relation plus à distance.

Mais cela peut s'incarner de manières fort variables selon les métiers, les choix professionnels, les psychologies, les équilibres des familles. Il n'est bon ni de confondre fonctions et rôles, ni d'enfermer père et mère, masculin et féminin, homme et femme, dans des rôles trop rigides. Cette souplesse est bonne. Une fois dit cela, tous les rôles sont-ils vraiment interchangeables ? Entre maison, vie quotidienne et maternité, il y a peut-être un lien plus évident que pour le père. Déjà il y a 20 ans, France Quéré prédisait que les mêmes rôles allaient engendrer des conflits de territoire. Plus on se ressemble, plus on peut empiéter l'un sur l'autre. Reconnaissons que le modèle où chacun a ses tâches est assez commode.

Les très rares cas de transmission de la vie par fécondation artificielle sont-ils de nature à mettre en danger la famille ?

Je ne connais pas de cas clinique ou psychologique. Ce dont je suis sûr, c'est ce que produirait la banalisation de ces cas. Actuellement en France, nous en comptons seulement quelques dizaines de milliers par an. Cela pose différentes questions : non seulement l'annonce à l'enfant qui a été conçu ainsi, particulièrement dans le cas d'un donneur extérieur – faut-il le lui dire ou pas ? Si on ne dit rien, le silence sur l'origine est toujours

deviné par l'inconscient. Si on le dit, un tiers est introduit dans la relation. Par ailleurs, ceux qui ont vécu cela savent que ce n'est pas facile : c'est un parcours du combattant et le taux de réussite est très faible, de l'ordre de 15 %, alors qu'on tend aujourd'hui à le présenter de plus en plus comme un nouveau modèle.

Dans le débat sur l'homoparentalité, on cite régulièrement l'anthropologue Maurice Godelier, selon lequel « aujourd'hui, avec les progrès de la médecine, la sexualité n'est plus indispensable à la procréation ». Comme la médecine considère que la sexualité n'est plus indispensable à la reproduction, on la traite comme secondaire. Je critique non pas les cas cliniques, douloureux à vivre pour les parents, mais ceux qui érigent cela en un nouveau modèle qui dissocierait l'engendrement de la sexualité – avec tout le sens que cela a. Être né de l'union d'un homme et d'une femme, ce n'est pas rien – surtout si c'est dans l'amour, le plaisir et la joie. Tout ce qui peut favoriser l'idéologie de la désincarnation, d'un nouveau dualisme, me paraît regrettable.

Y a-t-il corrélation entre l'augmentation des divorces et l'homosexualité ? Vous qui soulignez que la conjugalité contribue à manifester la différence sexuelle, qu'en est-il dans les familles homosexuelles ? Comment se fait la construction de la personnalité dans ce cas ?

Qu'il y ait une augmentation du nombre de personnes à structure homosexuelle, ce n'est pas sûr. Il semblerait plutôt que le taux soit constant. C'est plutôt la culture homosexuelle qui se développe. Le taux constant est beaucoup plus bas qu'on ne le croit : entre 2 à 5% de personnes ont une structure désirante homosexuelle. Il y a un contraste entre ce petit nombre et la place que prend cette culture et ce débat aujourd'hui. Je ne crois pas non plus qu'il y ait corrélation entre l'augmentation du nombre de divorce et l'homosexualité.

En revanche, pour ce qui est des enfants des couples homosexuels, la question me paraît posée à l'envers. On dit : « on ne sait pas quelles seraient les conséquences sur l'évolution de l'enfant du fait d'être élevé par deux hommes ou deux femmes ». Peut-être, mais on sait en revanche très bien ce qui se passe au cours de la croissance de l'enfant dans sa relation très subtile entre son papa et sa maman. Il y a des dizaines de milliers de pages de psychologie là dessus, et pas seulement de l'école psychanalytique. Piaget et bien d'autres montrent qu'à tel âge, il est important que le petit garçon cesse de s'identifier à sa maman pour s'identifier à son père. Sans l'avoir forcément lu, vous savez tous la finesse et l'importance de ce qui se joue entre un garçon et sa maman, un garçon et son papa, une petite-fille et sa maman, une petite fille et son papa, pour découvrir sa féminité ou sa masculinité. On sait cela. Il est impossible que, si cela n'a pas lieu, cela ne pose pas de problème.

Vous avez insisté sur la transmission du nom : quelle appréciation faites-vous de la récente réforme du nom ?

Dans un premier temps, je dirai que ce n'est pas catastrophique : il y a d'autres pays où cela a lieu. Mais je reprendrai le titre d'un éditorial de Bruno Frappat : *Un repère se perd*. Quelque chose se perd en effet dans la mesure où, dans notre culture à double lignée, l'évidence que la vie est reçue du corps de la mère est contrebalancée par la dimension symbolique du nom reçu du père. Une juriste faisait remarquer que l'on fait semblant d'établir une égalité là où, de toutes façons, il n'y a pas égalité. La femme a beaucoup plus de puissance sur la vie que l'homme. Reste que, comme l'a dit Guy Raymond, le droit civil n'est pas la seule source des mœurs, des conduites et des normes. Même avec cette loi, les familles vont peut-être continuer à avoir l'intuition anthropologique de l'intérêt de donner le nom du père. Le bon sens aussi peut jouer.

Christoph Theobald disait hier « la vie vaut la peine d'être mise en jeu pour autrui : c'est comme cela qu'on l'a reçue, c'est comme cela qu'on la transmet ». Les mères surtout le ressentent ainsi. Ne faudrait-il pas réinventer des gestes symboliques où les pères font preuve du courage qui fonde l'autorité ?

Il y a plusieurs façons de donner la vie. C'est vrai que la mère risque sa vie dans la naissance. Même si cela s'est beaucoup atténué avec les progrès médicaux, la mémoire inconsciente universelle le sait encore. La mère verse son sang pour l'enfant. Il peut arriver que des pères risquent leur vie pour leur enfant. J'ai un ami VRP qui sillonne la France sur la route pour nourrir sa famille. En un sens, il risque sa vie. Il est vrai cependant qu'on manque de rituels dans nos sociétés. Les rites d'initiation jouaient ce rôle-là avec l'entrée des garçons guidés par les pères dans la vie d'homme. Il y avait une culture paternelle. Mais si on cherchait bien, on en trouverait peut-être aujourd'hui.

Qu'est ce qui peut instituer ou ré-instituer le père aujourd'hui ?

Je pense que ce qui l'institue le mieux, c'est le mariage. Là au moins, c'est clair : toutes les dimensions de la paternité sont réunies dans le mariage. Dimension biologique, volontaire, charnelle. En dehors du mariage, on balance entre des définitions de la paternité soit par le sang, soit par la volonté, l'adoption. Au moins, dans le mariage, les deux sont réunis.

III L'expérience de la transmission familiale dans l'Ukraine communiste

KONSTANTIN SIGOV*

En exergue de son exposé, Konstantin Sigov rappelle quelques données historiques. Deux mois seulement après la Révolution d'Octobre 17, le premier code législatif publié par le nouveau régime fut le Code de la famille. En autorisant l'union libre, le divorce, l'homosexualité, l'avortement, il inaugurerait la désintégration systématique de la famille, que Boukharine appelait « la citadelle redoutable de toutes les turpitudes de l'ancien régime » ! Vingt ans plus tard, Staline fut obligé à une spectaculaire marche arrière en raison des conséquences sur la dénatalité, la surmortalité, la délinquance catastrophique. Les pertes humaines liées à la Révolution puis à la seconde guerre mondiale accentuèrent cette nouvelle politique en faveur de la famille « cellule de base de la société nouvelle », selon Staline. Les mères de famille nombreuse reçurent des allocations, des jours de congé et des médailles. Jusqu'à la chute du communisme, la politique de la famille dans les pays de l'Est fut donc contrainte d'osciller entre deux impératifs : d'un côté les principes idéologiques, de l'autre, les nécessités économiques, sociales et nationales.

Malgré les difficultés des conditions de vie quotidienne, la famille est restée pour nombre de citoyens de ces pays le dernier îlot non entièrement submergé par la marée montante de la « communisation ». C'est dans la famille que le citoyen, à commencer par l'enfant, a trouvé quelque chose de différent par rapport à l'uniformisation qu'il rencontrait partout ailleurs : dans l'école, les organisations de jeunesse, le travail, les loisirs, la vie sociale et politique. Les familles ont assuré la survie et la transmission de la foi à une période où les Églises étaient bâillonnées. La virulence des attaques de la propagande et surtout des sanctions pénales exercées contre les parents, corroboraient l'importance que les dirigeants politiques donnaient à la famille chrétienne en tant que noyau irréductible de résistance à la communisation. Un dirigeant du parti écrivait en 1964 : « les faits montrent que la famille est le foyer principal du maintien de l'esprit religieux. Nous ne pouvons donc admettre que les gens aveugles et ignares élèvent leurs enfants à leur propre image et les déforment ». La législation avait prévu la forme la plus odieuse de répression : la privation des droits parentaux.

La fréquentation des quelques églises non détruites ou fermées était interdite aux mineurs de moins de 18 ans, et pleine de risques pour les adultes dont la promotion professionnelle

* Konstantin Sigov est directeur du Centre européen de recherches en sciences humaines de l'université de Mohyla de Kiev (Ukraine).

et sociale était dès lors compromise. Ceci expliquait la présence massive des femmes âgées dans les églises. L'Église était autorisée au seul exercice du culte mais l'évangélisation, la catéchèse et l'action caritative étaient rigoureusement interdites. Comment la transmission de la foi a-t-elle alors donc pu se faire ? En partie par l'humble mais efficace action des grands-mères – des petites vieilles aux foulards gris qui remplissaient les églises à 90% – et par le dressage anti-religieux tourné en dérision.

La transmission selon l'académicien Sergueï Averinzev

Le paradigme théologique de la transmission de cette époque est celui de la kénose. Mais il faut tenir compte aussi du rôle des samizdats¹ et des personnalités hors pairs qui les animaient. Un des plus grands auteurs de cette époque est l'académicien Sergueï Averinzev². Ses traductions multiples ont attiré l'attention sur le martyr de la vérité, et ont eu une résonance particulière après les persécutions sévères sous Staline et Kroutchev. On touche là à l'aspect ultime de la transmission : le martyr.

Les jeunes élèves de Averinzev et ses nombreux lecteurs étaient très sensibles à ce message dans ce climat très difficile. Grâce à lui, beaucoup ont découvert les Pères de l'Église, grecs comme latins, alors que l'on ne pouvait pas parler de Dieu ouvertement. Averinzev en parlait – il est vrai de manière dissimulée mais suffisamment claire pour que des milliers d'hommes aient retrouvé le Christ à travers ses écrits. « Là où les yeux de la taupe du système ne voyaient que des dissertations académiques sur l'esthétique byzantine ou la littérature grecque des premiers siècles, les oreilles des jeunes chercheurs des années 60 à 90 ont perçu dans les Pères de l'Église un vrai message de la Bonne Nouvelle »³.

Face aux efforts totalitaires pour rompre définitivement la transmission, Averinzev voyait ce problème de la rupture entre les générations dans un contexte historique plus large. « Le totalitarisme du XXe siècle comme tel n'a eu et n'aura de chances que dans le contexte de la crise profonde, culturelle et plus largement anthropologique, qui se manifeste également là où les forces totalitaires n'ont pas réussi à obtenir la victoire politique – en France particulièrement, à la différence de l'Allemagne. Cette crise blesse avant tout la relation des pères et des enfants, la succession des générations, la possibilité pour des parents de pratiquer leur autorité et pour les héritiers d'accepter les valeurs proposées par cette autorité », disait-il.

L'expérience de l'altérité au cœur du couple et de la famille

Averinzev insistait sur l'expérience de l'altérité et sur la rencontre de l'autre dans la famille. Les hommes et les femmes sont psychologiquement incomparables de part et d'autre. Mais il y a plus : tel homme et telle femme qui créent une nouvelle famille doivent inmanquablement venir de deux familles différentes, de sorte que cela les oblige à s'accoutumer dès le départ à des décalages, des écarts de sens – si minimes soient-ils – entre les gestes, les mots, les intonations, etc. C'est justement de cela que doit se constituer une seule chair.

Entre parents et enfants au contraire, c'est au début du chemin que leur chair et leur sang ne font qu'un. À mesure que l'ils avancent, il leur faut apprendre à toujours recouper le cordon ombilical. L'être sorti du sein maternel doit devenir une personne, épreuve pour les enfants comme pour les parents. Du côté des parents, il s'agit d'accepter comme un autre celui ou celle qui faisait autrefois partie de soi. Cet autre est notre prochain⁴ : nous sommes devant lui que nous n'avons pas inventé, lui qui impérieusement déploie devant nous l'âpre réalité de son existence propre pour nous tourmenter et jusqu'au bout nous proposer par là même notre unique voie de salut. C'est qu'il n'y a pas de salut hors de l'autre : la voie

¹ Ouvrages clandestins circulant malgré leur interdiction par la censure soviétique.

² Serge Averinzev, né en 1937, mort en 2004, fut un grand traducteur de Péguy, Maritain, Claudel mais aussi de Saint Thomas d'Aquin, des pères de l'Église et de la Bible.

³ Selon les propos du Père Zelinski.

⁴ Le mot prochain veut dire aussi 'autre' dans le texte grec

chrétienne vers Dieu passe par le prochain.

Transmettre l'Alliance et la fidélité, cœur de la foi.

L'expérience des martyrs du XX^{ème} siècle a rappelé avec force que *foi* et *fidélité* sont désignées par un seul et même mot dans les langues anciennes. Transmettre la fidélité est donc le cœur de la transmission de la foi, tout comme l'Alliance est le cœur de la Bible. Avant que Dieu n'ait acquis tous ses attributs aux yeux de la réflexion plus tardive, la Bible découvre et chante l'immuable fidélité de Dieu. Et c'est par sa foi et sa fidélité que l'être humain est appelé à répondre à la fidélité de Dieu.

Après le Cantique des Cantiques, la venue du Messie est attendue comme celle de l'Époux qui contractera l'alliance nouvelle. Ce n'est pas sans raison que le Christ accomplit son premier miracle au festin nuptial à Cana en Galilée et que, dans les paraboles évangéliques, le repas de noce est un signe constant de la plénitude des temps. Voilà de quoi le sacrement du mariage est le signe. Il ne peut donc pas être un contrat pratique et temporaire ; il est indissoluble en principe : non pas parce que les curés l'ont décidé pour tourmenter les gens, mais parce que le pardon mutuel et la confiance illimitée ne se concluent que pour toujours, parce que la foi et la fidélité dignes de ce nom ne connaissent pas de fin.

Konstantin Sigov souligne en conclusion ce que représentaient dans les sociétés des pays de l'Est ces familles chrétiennes dont l'épreuve fut la preuve de leur solidité : un petit reste au milieu des champs de ruines, comme au temps des prophètes d'Israël. Aujourd'hui, chacune essaie d'être un micro-chantier de reconstruction. Car, si peu d'actions d'envergure peuvent être menées actuellement au niveau des grandes institutions, au niveau des paroisses et des associations, une fraternité locale et des initiatives se multiplient. Les familles chrétiennes ont le courage, la force et le savoir-faire acquis au cours des décennies de combativité et de résistance spirituelle. Sur ces chantiers de reconstruction pour lesquels elles manquent d'outillages et de matériaux, elles n'attendent pas uniquement une aide matérielle et spirituelle des familles chrétiennes de l'Ouest mais un échange. De fait, pour des raisons et par des chemins différents, les familles de toute l'Europe actuelle se trouvent devoir affronter les mêmes défis.

IV Les adolescents et les jeunes adultes : entre autonomie et indépendance

Les cultures adolescentes ou les risques de la tyrannie du groupe

DOMINIQUE PASQUIER*

La question de la transmission s'est révélée centrale lors de travaux de recherches qui visaient plus largement les transformations du rapport à la culture des lycéens, entre 15 à 21 ans⁵, explique Dominique Pasquier. Ils ont mis en effet en évidence l'important déclin de la « transmission verticale » – des parents vers les enfants – au profit d'un mode de transmission horizontale, c'est-à-dire entre pairs au sein de la société juvénile. Pour comprendre et situer le phénomène, il faut relever trois évolutions majeures.

Trois évolutions majeures depuis les années 80

Avec la Loi Haby sur le collège unique, l'expérience scolaire est devenue centrale dans la vie des enfants en raison de sa durée. Les taux de scolarisation à 20 ans restent aujourd'hui

* **Dominique Pasquier** est sociologue, directrice de recherche au CNRS et l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, spécialiste des médias. Elle est l'auteur entre autres de *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, édition Autrement, 2005 ; *La culture des sentiments, l'expérience télévisuelle des adolescents*, éd. Maison des Sciences de l'Homme.

⁵ Cette enquête s'est déroulée en région parisienne : la situation décrite correspond donc surtout aux grandes villes dans leurs rapports avec la périphérie. Il faudrait pouvoir conduire une telle étude en zone rurale, reconnaît la sociologue.

très élevés. Des transformations profondes ont aussi affecté les modes familiaux d'éducation. De nombreux travaux sur la sociologie de la famille ont montré qu'au moment où la génération 68 – qui avait grandi dans les acquis émancipateurs de Mai 68, du féminisme etc – est devenue parent à son tour, elle a mis en place un modèle fondé non plus sur l'autorité mais sur la négociation. Dans ces nouvelles familles « contractuelles », prévaut l'idée d'encourager l'enfant à développer son authenticité, son autonomie, pour trouver son projet personnel. Ce schéma éducatif contractuel n'est pas bien sûr par répandu partout, mais c'est le schéma dominant et le plus affiché dans la presse ! Dernière évolution : la « culture jeune », née pendant les Trente Glorieuses, est montée en puissance de façon vertigineuse. Les transformations du paysage médiatique français ont été radicales depuis les années 80 : naissance des radios libres, très forte diversification de la presse⁶, apparition des clips, de Canal Plus, des jeux vidéos, de l'équipement informatique domestique, puis arrivée du mobile – avec son appropriation massive par les jeunes et leur manière particulière de s'en servir avec les SMS – développement spectaculaire de l'Internet, des chats, courriels, messageries instantanées, etc. Cette explosion spectaculaire des moyens de communication a relégué la transmission culturelle entre parents et enfants au second plan.

L'autonomie culturelle et relationnelle des jeunes

Contrairement aux années 50, 60, 70, ce décrochage ne se fait pas sur le mode du conflit de génération. Le modèle qui prévaut aujourd'hui est celui d'une cohabitation culturelle pacifique au sein du foyer⁷. Mais un durcissement de cette autonomie culturelle et relationnelle – avec les portables, Internet, le territoire personnel de la chambre – est en cours sous l'action du marché⁸ d'une part et avec l'accroissement de l'emprise de la vie avec les pairs dans le cadre même du foyer d'autre part. Même si elles sont encore difficile à mesurer, cette situation aura certainement des conséquences sur la manière dont se régulent relations parents enfants, note Dominique Pasquier.

La dureté de « la société des pairs »

La révélation centrale de cette recherche est cependant la dureté de ce qui se vit dans « la société des pairs ». Il est très difficile en effet de s'y faire accepter socialement si on n'accepte pas tous les codes édictés par les groupes. Paradoxalement les groupes fondés sur des liens d'amitié très forts ne sont pas les plus contraignants mais plutôt les « groupes de liens faibles »⁹. Ce sont souvent – voire essentiellement – des groupes constitués autour d'un goût musical. À partir du choix d'un type de musique sera associé un ensemble de comportements : telle coupe de cheveux, telle marque de baskets, de pantalon jogging, telle manière de parler, de marcher, tel type de rapport avec l'autre sexe. Le lycéen accepte ces contraintes pour être socialisé au sein d'un groupe où il va être reconnu. Il considère qu'il doit en passer par là pour réussir sa vie sociale. Ceci est surtout vrai des garçons, et plus encore dans les milieux populaires. Cela n'empêche pas chez ces lycéens une identité personnelle forte. Mais ils l'expriment loin des amis, dans les « coulisses » ; devant les pairs, ils se mettent en scène. Les filles fonctionnent différemment. Entre elles, la confiance, le dévoilement de soi sont presque des obligations. Leurs amitiés se nouent sur le fait de parler tandis que pour les garçons, il s'agit plutôt que de faire ensemble. Les filles développent avant tout une culture de l'intimité dont le symptôme le plus apparent est la 'meilleure amie', presque un concept dans la société féminine adolescente. Ainsi, autant sur les lieux publics il y a une apparente et souvent insupportable domination masculine¹⁰, autant dans la

⁶ On recense aujourd'hui 105 titres directement ciblés vers les jeunes.

⁷ Cf les nombreux sondages dans lesquels les enfants déclarent aimer leur famille, s'y sentir bien, etc. Les résultats auraient sûrement été différents dans les années 60.

⁸ Celui-ci s'est en effet emparé de cette classe d'âge comme d'un groupe solvable et qui a du poids dans les achats familiaux.

⁹ Selon la terminologie de la sociologie des réseaux, c'est-à-dire des groupes de copains, voire de copains de copains.

¹⁰ Le mouvement « Ni putes ni soumises » a bien mis en évidence cette violence faite aux filles dans les lieux publics

vie individuelle, les filles s'en sortent mieux. Elles réussissent scolairement – il n'est pas nécessaire pour elle d'être mauvaise élève pour être populaire, au contraire. Surtout, elles sont beaucoup moins soumises que les garçons à ce contrôle des groupes de liens faibles. Les garçons en sont bien plus victimes : au moment où leur personnalité se développe, où les transformations les plus importantes sont en cours, ils subissent cette obligation permanente où « pour être soi, il faut être comme les autres » (F.Dubet).

La liberté et l'autonomie gagnées en famille semblent donc avoir été perdues sur la scène sociale. Il y a certes toujours eu des contraintes sur les vêtements et les coiffures à l'adolescence, mais ces phénomènes se sont durcis. Dominique Pasquier avoue sa tristesse en particulier devant la dureté de l'antagonisme garçons filles. Paradoxalement, la mixité sexuelle imposée par les institutions ne fonctionne pas ou mal dans les relations sociales. Ceci est d'autant plus vrai que l'on descend dans l'échelle sociale.

La situation révélée par ces travaux de recherche renvoie finalement aux réflexions de la philosophe Hannah Arendt. Déjà dans les années 50, à propos de la société américaine favorable à l'idée d'éducation des enfants entre eux, elle écrivait : « L'enfant dans ce groupe est dans une situation pire qu'avant car l'autorité d'un groupe – fût ce un groupe d'enfants – est toujours beaucoup plus forte et beaucoup plus tyrannique que celle d'un individu si sévère soit-il. Affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a donc pas été libéré mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité ».

Les 25-35 ans, une génération en quête à elle-même

FRANÇOISE SAND *

C'est à partir de son expérience de thérapeute et de conseillère conjugale que Françoise Sand s'est intéressée aux 25-35 ans, tranche d'âge peu repérée par la sociologie mais pourtant forte de quelque 8,5 millions de personnes. Une nouvelle demande est apparue en effet à partir de 1995 de la part des 25-35 ans et représente aujourd'hui presque 70% des personnes qu'elle reçoit. On ne peut pas manquer de remarquer qu'ils sont nés entre 70 et 80, souligne-t-elle ; ce sont les enfants de la génération 68.

25-35 ans est une période charnière avec la fin des études – de plus en plus longues – et l'ouverture d'un avenir débarrassé des contraintes de la vie lycéenne puis étudiante. C'est une période où l'on est « au top » de ses capacités physiques, capable de performances, beau, rapide, réactif à la nouveauté. La vie adulte s'organise au travers de choix de vie sociale et privée généralement de plus en plus personnels. Mais le parcours à vivre n'est plus linéaire comme jadis, quand s'enchaînaient fin des études, entrée dans le travail, départ du domicile parental, projet de couple, mariage, fondation d'une famille. La situation des 25-35 ans s'apparente plutôt à la traversée d'un labyrinthe.

L'enfance et l'adolescence de cette génération

À propos de leur enfance et leur adolescence, ces 25-35 ans parlent beaucoup du climat de bond technologique permanent dans lequel ils ont vécu. Ils évoquent aussi la richesse de cette période au niveau de consommation élevé. Souvent prescripteurs de la consommation familiale, ils ont eu un certain pouvoir sur la manière de vivre en famille. Ils ont également été formatés par le jetable : on ne garde pas, on ne répare pas puisque cela ne vaut pas grand chose et qu'il faut être disponible pour l'objet – le projet – suivant. Enfin, il y a eu surtout la libération sexuelle et la sur-exposition de la sexualité sous toutes ses facettes, jusqu'aux plus 'hard' – une sexualité à la dimension relationnelle et affective bien moins mise en avant que la dimension pulsionnelle. Au niveau privé, ils ont vécu la fratrie restreinte – un, deux enfants – très différente par rapport aux générations précédentes. Cela

* Françoise Sand est conseillère conjugale et familiale, formatrice à l'Institut de la famille à Lyon, à l'Institut Catholique de Paris, responsable de la formation du Cler jusque'en 1999. Son dernier livre, avec Isabelle Vial : Les 25-35 ans, Père du labyrinthe, Bayard, 2005.

a été une source de confort matériel mais aussi de lourdeurs parfois, dans le face à face avec les parents sans la médiation d'un frère ou d'une sœur. Enfin et surtout, ils ont été à la fois témoins, et souvent acteurs, des fractures affectives des adultes, notamment de leurs parents. Leur jeunesse n'a pas été un long fleuve tranquille sur ce plan là tout au moins. À noter que dès que le père était absent ou « transparent » pour des raisons professionnelles ou de séparation, la mère est devenue leur référent principal.

Le présent des 25-35 ans : l'âge du labyrinthe.

Deux périodes très différentes sont à distinguer chez les 25-35 ans : avant et après 30 ans. L'essor des fêtes de la trentaine témoigne du désir de bien marquer coupure. Entre 25 et 30 ans, ils vivent une période où « rien ne presse ». Après la période des études, on veut disposer de sa vie comme on le souhaite, « en profiter un peu ». D'autant qu'on a du temps devant soi. D'où une période plutôt agréable et vécue sur le même mode par les filles que par les garçons : amitiés, sorties, voyages...

Trois points délicats sont néanmoins à relever. Le premier est l'atterrissage professionnel : pour les filles, c'est même le projet essentiel de cette période tant elles ont intégré l'importance de l'autonomie financière des femmes. Les enfants, ce sera pour plus tard, reconnaissent-elles simplement. Ce qui ne les empêche pas de vivre en couple ou d'avoir une vie affective, régulière ou chaotique, de la même manière que les garçons. Moins mobilisés par leur projet professionnel pour le moment, eux donnent la priorité à des aventures sportives, des stages à l'étranger, etc. Le deuxième point délicat, particulièrement pour les garçons, est la distanciation aux parents¹¹. Aujourd'hui 16 % des garçons de 28 ans vivent à temps complet chez papa maman ! Et bien plus font sans arrêt des aller-retours à la moindre difficulté affective ou professionnelle. Si bien qu'on peut s'interroger sur l'autonomisation, si fondamentale.

Une génération « montgolfière »

Il y a enfin les méandres amoureux. Tout en gardant une très grande indépendance pour les amis, les loisirs, les finances, les relations à sa famille, on commence à vivre en couple. Véritable union libre qui initie des séquences de la vie privée : cohabitation, chômage, rupture, période de solitude et on recommence. F.Sand parle de génération montgolfière : on flotte, de temps en temps on atterrit, puis on repart. La plupart le vivent bien, même si certains avatars comme le célibat forcé peuvent faire beaucoup souffrir. Mais, l'inattendu aujourd'hui est la venue inopinée de l'enfant. Certains jeunes semblent ne plus faire le lien entre sexualité et possibilité de la venue d'un enfant ! Ces grossesses imprévues, survenant dans un couple n'ayant pas de projet d'avenir, conduisent soit à un avortement soit à une rupture qui débouche alors sur la vie monoparentale.

La trentaine appelle *l'atterrissage de la montgolfière* avec des scénarios variés. Dans la population qu'elle rencontre, F.Sand constate que garçons et filles réagissent différemment. Les filles prennent presque toujours l'initiative de rompre le statu quo : elles ont réussi leur projet professionnel et désirent « s'occuper du reste ». L'horloge biologique n'est pas un vain mot. Dans le meilleur des cas, le désir d'enfant est partagé, on a confiance l'un dans l'autre ; sa venue est le témoin de l'entrée dans la vie et de l'autonomie par rapport aux parents. Ce n'est pas pour autant qu'on se marie – plus de 50% des premières naissances aujourd'hui sont hors mariage – mais c'est un projet fort. Dans les autres cas, le premier déboire est l'accueil de l'enfant sans véritable implication du père : « si tu veux, fais ce que tu veux ». Il le dit ou il ne le dit pas, mais pour lui, son mode de vie de célibataire doit continuer. Évidemment les mères sont extrêmement déçues, et si l'adaptation à leur projet ne se fait pas, elles n'hésitent plus à rompre et à « entrer » en famille monoparentale. Ou bien, l'enfant est carrément refusé : IVG et rupture à la clé la plupart du temps. L'enfant signe aujourd'hui la réalité d'un projet commun possible. L'atterrissage reste très compliqué

¹¹ Cf le film Tanguy de Etienne Chatiliez.

pour certains et certaines, c'est pour cela que l'âge du premier enfant ou du premier mariage ne cesse de reculer.

Les 25-35 ans éprouvent des difficultés de discernement. Dans de nombreux domaines, il leur est très difficile de se décider. Souvent élevés comme des enfants rois, souffrant aussi d'insécurité affective, ils ont du mal à construire leur couple. Certains expriment de la rancœur à l'égard de leurs parents, trop copains ou trop absorbés par eux-mêmes. Mais la plupart ont un ressort extraordinaire, veut conclure F.Sand. On oublie trop tout ce que les parents reçoivent de cette génération parfois désorientée : sa sincérité, son sens de l'adaptation, son goût d'être utile et de chercher ses propres valeurs. Elle bouscule les aînés mais leur offre l'immense chance se remettre en cause pour rester des vivants.

IV Peut-on transmettre le bon sans le moins bon ?

JACQUES ARENES*

Peut-on transmettre le bon sans le moins bon ? La liberté ne s'acquiert-elle pas aussi en rompant avec certains héritages ? Devant ces interrogations, Jacques Arènes relève d'abord le poids d'angoisse et de dramatisation qui pèse aujourd'hui sur la question de la transmission. Celle-ci n'est plus une évidence, même si on se leurre souvent en évoquant un supposé temps édénique où elle se faisait naturellement. L'auteur de référence aujourd'hui sur ce sujet est certainement Hannah Arendt, qui disait que l'éducation était devenue un sujet politique, intéressant à la fois la vie de la Cité et la vie la plus intime. Même s'ils entrent en concurrence ou confluent, ces deux versants sont liés. Transmission de l'amour, des mythes, des valeurs familiales, des règles, des coutumes, des biens : le plus intime de la vie familiale rejoint le collectif.

Pourquoi ce sentiment de difficulté dans la transmission aujourd'hui ? Certainement parce que les lieux sociaux où elle se joue sont aujourd'hui plus divers et plus complexes, ce qui donne aux parents l'impression de ne plus avoir toutes les cartes en mains, répond Jacques Arènes. Plus étonnant est cette angoisse de parents et de jeunes adultes paniqués par l'incertain de leur position et leur angoisse devant la transmission – même chez des personnes à la réussite sociale évidente. Au niveau individuel comme collectif, émergent toujours les mêmes questions : à quel prix doit-on transmettre. Le fait de transmettre n'est-il pas d'une certaine manière une violence faite à l'enfant ? Ne risque-t-on pas de transmettre aussi le mauvais alors que l'on souhaitait transmettre des choses bonnes ? Avant tout contenu, transmettre suppose un désir de transmettre, un acte volontaire d'héritage. Jacques Arènes ne croit pas que l'on puisse désirer transmettre sans avoir une vision de l'avenir. La transmission est une production et non une reproduction, quelque chose de l'ordre de la création. Elle suppose de créer du nouveau à partir de l'existant, de prendre date en tenant néanmoins en compte du passé.

Conceptions de l'enfance et angoisse devant la transmission

Depuis Jean-Jacques Rousseau, la culture mise, dans l'éducation, sur l'absolue nouveauté que peut apporter l'enfant. La définition de l'humanité de l'homme consisterait en sa perfectibilité et sa liberté. On a le sentiment que l'enfant apporte du nouveau et peut aller plus loin que ses parents – ce qui est une belle idée. C'est dans l'enfance, dans l'éducation, voire dans la transmission, que cette perfectibilité doit être facilitée dans une dynamique où l'adulte cherche à faire naître l'enfant à lui-même.

En fait, deux visions – deux anthropologies – de l'enfance coexistent. La première privilégie l'enfant comme une table rase, une sorte de cire vierge sur laquelle vient s'inscrire

* Jacques Arènes est psychanalyste et psychothérapeute, auteur, chroniqueur à *La Vie*. Ses derniers ouvrages : *Avec les ados*, DDB, 2006 ; *La défaite de la volonté, les formes contemporaines du destin*, Seuil, 2005 ; *Lettre ouverte aux femmes de ces hommes pas encore parfaits*, Fleurus, 2005.

l'éducation. Cette conception peut donner un sentiment de responsabilité infinie de la part des parents : ils seraient entièrement responsables de ce qui se passe – notamment entre 0 et 3 ans, entre 0 et 6 ans etc. Cela peut les inciter à une certaine angoisse et une peur de la transmission. La seconde conception envisage une sorte de *nature* qui existerait au fond de l'individu et de l'enfant, à partir de laquelle il faudrait l'aider à advenir à lui-même. Cette seconde hypothèse rousseauiste peut inciter aussi à la non-intervention, car il s'agit alors de ne pas « polluer » la libre nature de l'enfant par ce qu'on peut lui apporter. La psychanalyse elle-même est partagée entre ces deux modèles. La vérité se situe évidemment dans un axe médian.

Ces deux représentations sont toutes deux aujourd'hui au service de la représentation pessimiste de l'action des parents. Notre époque ne se penche plus sur l'héritage du positif. L'angoisse du passif se déploie. Le vœu de transmettre ce que l'on estime bon par l'héritage des pères est remplacé par le souci d'avoir transmis le mauvais sans l'avoir voulu. Nous ne souhaitons plus nous mettre au service d'une transmission globale avec ses ombres et ses lumières, mais nous avons le souci de trier le bon grain de l'ivraie. Nous voudrions disposer d'une transmission épurée. C'est presque une vision gnostique de la transmission.

Théorie psychanalytique et pessimisme culturel

La croyance dans la transmission du mauvais est fondée sur l'idée, issue de la psychanalyse, que ce qui n'a pas été réglé ferait nécessairement retour. Ce n'est pas complètement faux – pour les sociétés comme pour les individus psychiques d'ailleurs. Mais tourmentés par le poison des transmissions inconscientes, nous sommes terrorisés par les erreurs possibles des transmissions conscientes. Notre vision présentiste de la vie ne conçoit plus le passé que sous les aspects de la menace et la toxicité. L'utilisation biaisée de la théorie psychanalytique entraîne l'automatisme de la transmission de la faute. Tel adolescent voit expliquer sa délinquance par la présence d'un ancêtre transgresseur, protégé par le secret familial, et dont la faute ferait retour car elle fut enterrée. Ce n'est pas forcément faux mais notre culture reprend cette idée d'une manière extrêmement pessimiste.

En fait, la théorie freudienne de la transmission s'ordonne autour de la défaillance et du manque. L'incertain est constitutif du transmettre. Mais la vision de la transmission comme un destin fait fi de l'essentiel de la théorie analytique, et de la psychologie en général, qui se centre sur le sujet récepteur de la transmission et sur la liberté de ce sujet. C'est du ressort de l'enfant en devenir que de faire quelque chose des transmissions conscientes ou inconscientes dont il est dépositaire. Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est bien cette capacité de non reproduction à l'identique, cette dynamique d'amélioration d'une génération à l'autre. Freud aimait à répéter un aphorisme que Goethe avait mis dans la bouche de Faust : « ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, gagne-le ». Il est question de conquête de l'héritage et donc de choix.

Une conflictualité nécessaire à la transmission

Le récepteur de la transmission est toujours pour partie adverse à celui qui transmet. La figure du meurtre du père est essentielle à la théorie analytique, car les fils et les filles se construisent à travers ce meurtre. Mais cette nécessaire conflictualité de la transmission ne peut se jouer sans une consistance des pères. Un père symboliquement tué est un père qui s'est défendu. Si le père « s'auto-suicide », c'est très difficile de le tuer symboliquement ! Une saine adversité entre générations est le gage de l'avancée des derniers venus dans le monde. C'est justement dans ce registre là que se configure la question de transmettre le bon ou le mauvais aujourd'hui. La conflictualité de la transmission est fonctionnelle. Elle est liée à la transmission elle-même, elle en fait partie.

Il y a quelque chose de dramatique dans la transmission, ce qui a été énoncé en tous temps, de Socrate à nos jours. Ce drame est en partie dénié aujourd'hui. Avoir peur du mauvais, c'est souvent nier cette conflictualité incontournable. Certains parents cherchent à échapper au conflit, à l'épreuve du Non. Ils s'enferment alors dans le « non, si », le « non,

mais », par pure culpabilité de tenir une position que les psychanalystes appellent « surmoïque » – c'est-à-dire qui a une forme de contenant moral. Cette position n'est plus perçue comme porteuse de vie ; beaucoup pense l'interdit comme quelque chose de violent, voire de mortifère – un peu moins maintenant il est vrai. L'autorité elle-même se négocie dans cette posture ambivalente et conflictuelle.

La posture de la transmission

Ce que nous cherchons à transmettre de plus essentiel, ce sont certes des « valeurs », non pas formelles mais au sens de celles de la vie bonne. Celles qui aident le sujet à déployer sans honte et dans le respect, l'humanité en lui et chez les autres : attention à l'autre, désir de construire un monde meilleur, intérêt pour le collectif. Mais surtout, nous voulons transmettre une certaine espérance face à notre culture pessimiste – ce que Jean-Claude Guillebaud appelle 'le goût de l'avenir'¹².

Plus que des contenus, la transmission est d'abord une posture, une manière d'être, qui donne goût au futur et à la transmission elle-même. Jacques Arènes évoque l'hommage de Camus à son instituteur Louis Germain. Lui, l'enfant sans père, raconte comment cet instituteur, en perdant son temps avec lui – c'est-à-dire en étant dans une vraie présence – lui a plus transmis par sa manière d'être que par ses discours : son attention, sa rigueur, sa tendresse vigilante passèrent dans le tissu même de sa vie. Finalement, ce qui est transmis, c'est plus le désir de transmettre, le vœu de se situer en tant que sujet libre dans la chaîne de la transmission, que des contenus explicites.

Bien sûr existent des postures et des transmissions biaisées. Par exemple quand celui qui transmet se décrète fondateur du sens alors qu'il n'est qu'un maillon. Ou alors – comme c'est parfois le cas dans les familles qui récuse la hiérarchie et l'autorité mais tombe dans le piège de la fusion adultes enfants – quand on ne tient pas compte du rythme de celui qui reçoit la transmission ou qu'on lui impose des choses de façons détournées. Mais la manière la plus fréquente de fausser la transmission aujourd'hui est certainement cette façon de s'y refuser.

Il faut sortir de la vision dépressive du monde, conclut Jacques Arènes. Si notre société ne croit en partie plus à sa possibilité de transmettre et doute de la légitimité des générations précédentes pour s'autoriser le désir de transmission, c'est que nous avons égaré une définition positive de la culture : la culture comme productrice de sens, précédent dans une forme de bienveillance chacun d'entre-nous et introductrice du jeune au monde. Les parents, les éducateurs, ne sont pas les seuls garants de ce qui arrive aux plus jeunes. Ils sont précédés par ce qui vient de plus loin qu'eux et dont ils contribuent à tisser l'enveloppe génératrice. Ils doivent y croire pour le meilleur et pour le pire, sans pouvoir les dissocier.

V Ce que les générations s'échangent entre elles

BERNADETTE PUIJALON*

Génération est un terme à la mode, utilisé pour parler des mutations dans le domaine des mœurs, des conflits, dans le domaine politique. On parle de *génération Casimir*, pour les trentenaires, ou de *génération sacrifiée* sans pouvoir toujours préciser ce que ces expressions recouvrent. En réalité, suivant le champ où il est utilisé, la définition du mot *génération* varie. Pour le démographe, la *génération* est définie par l'année de naissance. L'anthropologue, l'ethnologue considèrent eux les individus qui appartiennent à un même degré de descendance. L'historien est davantage sensible aux successions et retient l'espace de temps qui sépare chacun des degrés de filiation. Retenons ici que le terme *génération*

¹² *Le goût de l'avenir*, Point Seuil, 2004

* **Bernadette Puijalon** est anthropologue, enseignante à l'université Paris XII.. Elle est l'auteur de *Le droit de vieillir*, Fayard, 2000.

met l'accent sur l'identité collective. Chaque génération se définit par rapport à celle qui la précède et celle qui la suit, dans des relations complexes où se mêlent le rejet et la ré-appropriation de l'héritage, la concurrence et la solidarité, la tension et la recherche d'harmonie, et la question de la transmission.

Relations intergénérationnelles et conflits

L'espace privé est le champ privilégié des relations inter-générationnelles – même si on peut les étudier aussi dans l'espace public. Les historiens qui travaillent sur leur évolution au cours des siècles contribuent à détruire quelques idées reçues sur la cohabitation d'autrefois. Oui les générations cohabitaient plus qu'aujourd'hui ; non, cela ne se passait pas toujours bien. Les conflits ont toujours existé. En témoignent les contes et la littérature. Bernadette Puijalon fait remarquer les trois principaux lieux de conflit : l'avoir, le savoir et le pouvoir. Suivant les époques et les cultures, ils vont se conjuguer différemment et prendre une importance différente. Elle note aussi que les relations sont généralement plus conflictuelles entre générations connexes qu'entre générations alternes. D'où ces transmissions qui se font souvent bien mieux avec les grands-parents.

Dans l'espace public aujourd'hui, domine la crainte du conflit entre les générations. Une des raisons est que nous ne vivons plus comme au XIXe siècle dans une société qui sépare les sexes mais dans une société qui sépare les âges. En dehors de la sphère familiale, chacun vit dans sa bulle. Jeunes et vieux ne se rencontrent plus. On ne prend pas les transports en commun aux mêmes heures, on ne fait pas ses courses aux mêmes moments, etc. Cette non-rencontre crée de la méconnaissance.

Les trentenaires d'aujourd'hui reprochent à la génération de leurs parents de ne pas vouloir transmettre, de s'accrocher à leurs positions et de ne pas passer le flambeau. Il est vrai que transmettre, c'est accepter de se situer dans la chaîne des générations, accepter de bouger, de changer de place, bref de vieillir !

Transmission et cycle de vie selon les cultures

La transmission entre les générations dépend de la vision qu'a chaque société du cycle de vie. Toutes découpent en effet ce cycle de vie en différentes périodes, et toutes proposent un sens à l'avancée en âge. La périodisation commune à l'Occident distingue trois âges – l'enfance, l'âge adulte¹³, la vieillesse – selon la fameuse énigme du Sphinx résolue par Œdipe. Cette périodisation calquée sur la courbe biologique – une montée, un plateau, un déclin – marque négativement le regard que nous posons sur le vieillissement dans notre société et influe notre approche de la transmission, perçue comme concomitante du déclin.

Il existe pourtant d'autres schémas de l'avancée en âge. Le modèle du patriarcat met en avant l'aspect positif de l'accumulation. Plus on avance en âge, plus on accumule de la descendance – première forme d'immortalité – des honneurs, de la sagesse, des biens, des richesses. Les merus du Kenya par exemple, considèrent la vie comme une succession ascensionnelle de paliers – le vieux, même sénile, étant l'homme accompli. Contrairement à notre culture, courbe biologique de l'âge et courbe sociale sont dissociées. D'un vieillard sourd, on dira « il est tellement grand que notre parole ne lui arrive plus ».

Un autre modèle, plus présent dans les traditions orientales mais aussi dans la philosophie stoïcienne, souligne l'aspect positif de la diminution perçue comme un détachement, une libération. Plus on avance en âge, plus on perd les appétits, les illusions, les obligations, les tourments des désirs de la jeunesse. On passe de la niaiserie de l'enfance à la maturité puis à la sagesse. Face à ces deux modèles, existent aussi des conceptions de l'avancée en âge fondées sur l'aspect négatif de l'accumulation ou sur l'aspect négatif de la diminution. Dans le premier cas : accumulation de chocs, de fardeaux, de handicaps, de chagrins, de douleurs, de maladies ; la barque se charge lourdement, sentiment souvent repris par les poètes et écrivains. Dans le second, on pense à la phrase de Montaigne dans ses *Essais* : « j'ai perdu

¹³ Bernardette Puijalon fait remarquer que le second âge est improprement nommé : il semble sous-entendre que le vieux n'est plus un adulte.

les passions, les tourments et les désirs de la jeunesse. Mais comme je le regrette ».

Qu'apporte les vieux aux plus jeunes ? Que transmettent-ils ?

Bernadette Puijalon laisse de côté l'échange économique pour s'attarder sur l'échange symbolique¹⁴, en passant en revue les trois âges que l'on distingue aujourd'hui de plus en plus entre 50 et 100 ans ou plus.

Tout d'abord, que transmettent ceux qu'on appelle aujourd'hui les seniors, dont la caractéristique est d'être jeune biologiquement mais déjà considéré âgé socialement, du moins professionnellement. Dans notre société féroce productiviste, les seniors entendent mettre en avant leurs compétences et manifestent le souci d'une reconnaissance de leur utilité sociale. On le voit particulièrement dans le domaine associatif. Face au senior, on trouve le junior. Entre les deux peut alors circuler l'expérience, l'apprentissage du faire. On retrouve la figure du parrain ou du mentor.

Après le senior, vient l'ancien, dont le sociologue Maurice Halbwachs dit qu'il est le notable de la mémoire. Rôle difficile mais essentiel dans une société de l'accélération de l'histoire où l'environnement quotidien vieillit à une allure insensée et les objets de l'enfance des trentenaires sont déjà au musée ! Le rôle fondamental de la figure de l'ancien est de faire un lien charnel entre la mémoire et l'histoire, de porter témoignage : « j'ai vécu cela ; mon père a vécu cela ; le père de mon père a vécu cela ; le grand-père de mon père m'a raconté que... » .

Avec la figure du vieux enfin, on quitte le registre du faire, caractéristique de la transmission des seniors aux juniors, et du dire, des anciens aux jeunes, pour entrer dans l'être. Plus un individu est vieux, plus il est dans une situation douloureuse, dépendant – terme que Bernadette Puijalon n'aime pas bien – plus il renvoie à ceux qui le rencontrent la question « l'homme n'est-il que cela ? », selon la fameuse formule de Shakespeare à propos du roi Lear, vieillard nu sur la Lande. Ce qui circule entre très vieux et très jeunes, c'est l'être et la question du sens. Le plus vieux donne également l'avenir au jeune : il témoigne que la vie est longue. Mais le jeune lui donne en retour le passé.

Finalement, ce qui s'échange symboliquement et en profondeur entre les générations, c'est l'inscription dans le temps.

¹⁴ Comme l'indique son étymologie, le symbolique implique une altérité, une différence : si on est identique, rien ne peut s'échanger.

Synthèse finale

MIJO BECCARIA

Notre Forum a d'abord donné la parole à l'homme du droit. L'organisation juridique de la famille par la société dit quelque chose des valeurs que celle-ci attribue à celle-là. Le droit ne peut pas simplement s'adapter aux évolutions ou aux soubresauts capricieux des générations. Il doit aussi assurer un rôle structurant en s'appuyant sur les principes fondamentaux qui gouvernent la société. Guy Raymond a rappelé que le droit exprime une norme parmi d'autres et qu'il ne faut pas lui demander plus qu'il ne peut donner. Il a évoqué la dialectique subtile entre une conception du droit simple miroir des évolutions des mœurs – fussent-elles minoritaires – ou droit expression de principes fondamentaux stables. À propos du droit de la famille, il a rappelé deux principes jusqu'à aujourd'hui demeurés intangibles : l'interdit de l'inceste et la différence des sexes.

Après le droit, place à la philosophie avec Xavier Lacroix. Celui-ci a tout d'abord rappelé que la transmission familiale est globale et non spécialisée comme dans d'autres lieux. Elle est aussi tri-dimensionnelle : charnelle, symbolique et relationnelle. Elle est charnelle parce que lieu de transmission de la vie passée par le corps de deux autres individus sexués – réalité incontournable que nous avons tendance à minimiser aujourd'hui par la mise en valeur du volontaire, de l'électif, comme si la parenté adoptive prenait le pas sur la parenté charnelle. Elle est symbolique par la transmission d'un nom : l'enfant ne trouve sa place unique et irremplaçable dans la communauté humaine qu'en recevant son nom. La transmission enfin est relationnelle et affective : elle s'effectue dans la continuité, la durée, ne passe pas que par la parole et est avant tout atmosphérique.

Cette transmission familiale naturelle, enracinée dans des réalités charnelles, se trouve en but à certains obstacles. Xavier Lacroix en note trois. Tout d'abord l'écart grandissant entre la culture commune et la culture familiale. Cet écart est devenu coupure, voire rupture, rançon d'une société libérale pluraliste et marchande. Cette culture marchande, largement portée par les adolescents et les jeunes, et qui exerce une domination écrasante, massive et quasi-générale a été longuement soulignée par la sociologue spécialiste des médias, Dominique Pasquier. On peut y ajouter le malaise des 25-35 ans, fils et filles de la génération de 68, que rencontre Françoise Sand. Elle les nomme « génération montgolfière », avec ses hauts et ses bas, ses envolées et ses atterrissages ; génération labyrinthe aussi ayant du mal à trouver sa propre route.

Deuxième difficulté relevée par Xavier Lacroix : la fragilisation de la transmission. Affirmer que le lien parental reste indemne quand survient la rupture du lien conjugal est pour une grande part une illusion. L'enfant reçoit d'abord et centralement ce qui est vécu et partagé par un couple : à la fois divers et un, deux types de paroles différentes, deux modalités de la relation entre corps et parole, deux voix tout simplement différentes et nécessaires. Troisième difficulté sur laquelle je ne m'étendrai pas : le contexte économique et technologique.

À côté des obstacles, il existe des atouts de la transmission familiale. D'abord la famille offre le temps de la longue durée, qui franchit même les générations et inclut le trans-générationnel. Elle est aussi le lieu de la promesse et de la fidélité car on est parent pour toujours et l'on est enfant pour toujours. La famille est le lieu de l'alliance fidèle. La famille offre aussi l'expérience d'une culture de la différence : différence des sexes, différence des générations, différence aussi des statuts. En effet, dans la transmission familiale, il y a inégalité, dissymétrie dans la position des acteurs ; il y a une relation d'autorité dont on sait qu'elle se distingue du pouvoir. La famille porte enfin l'appel d'un ailleurs : la transmission familiale s'altère et meurt en opérant dans un lieu unique. Elle appelle d'autres lieux : l'école, les diverses communautés d'appartenance, les réseaux d'élection. Notre forum sur la famille renvoie ainsi aux forums sur l'école, la vie associative ou l'Église. Enfin, la famille est le lieu de la découverte de la dimension ontologique : père et mère ont reçu la vie avant de

la donner ; ils ne sont que les médiateurs d'un don qui les traverse et vient de plus loin qu'eux.

La clarté nourrissante du philosophe, accompagnée par la réflexion juridique et les éclaircissements des sociologues se devaient d'être confrontés au regard du psychanalyste. Place donc au déplacement par la voix de Jacques Arènes. Avec une interrogation centrale : peut-on transmettre le bon sans le moins bon ? La liberté ne s'acquiert-elle pas aussi en rompant avec certains héritages familiaux ? Propos qui fait écho à l'expérience de chacun : de l'héritage transmis, nous avons fabriqué notre propre bagage et nos enfants aussi feront le tri. Mais tourmentés par le poids des transmissions inconscientes que nous soupçonnons d'être néfastes, nous sommes aussi tourmentés par les transmissions conscientes. Le passé fait peur tout autant que l'avenir, sans oublier la figure du meurtre du père, essentielle dans la théorie analytique et symbole d'une nécessaire conflictualité. Le psychanalyste nous a bien rappelé que la transmission est un processus non maîtrisé. Transmettre est une production, non une reproduction. Il y a bien un dynamisme d'amélioration possible d'une génération à l'autre. Il existe une posture humanisante de la transmission : le fait de désirer transmettre est aussi capital que la transmission elle-même. Enfin, la transmission implique que celui qui passe le relais accepte de se défaire. Il n'est pas fondateur du sens mais maillon.

Notre forum fut aussi éclairé par une double ouverture à travers le temps et l'espace. D'abord avec le beau témoignage de Konstantin Sigov venu de la lointaine Ukraine : il nous a expliqué comment la résistance à l'idéologie soviétique pendant les années d'occupation n'a pu se faire que grâce et par les familles – l'expérience d'une transmission portée à son point ultime. Puis avec Bernadette Puijalon qui nous a joyeusement promenés de l'Afrique au village de son Auvergne profonde en passant par le Canada, démontrant toutes les richesses de l'avancée en âge et les possibilités multiples qu'offrent les étapes du vieillissement. Pour un peu, elle nous aurait envie de vieillir plus vite.

Ce fut une belle et riche journée, dense, lucide et grave mais sans catastrophisme ni pessimisme excessif.